



**ÉGLISE PROTESTANTE UNIE DE LA BASTILLE
LE FOYER DE L'ÂME**

Prédications Conférences d'hiver 2018
**« Dieu nous empêche-t-il
de vivre ensemble ? »**

DIEU NOUS EMPÊCHE-T-IL DE VIVRE ENSEMBLE ? page 3
Vincens Hubac

DIEU NOUS EMPÊCHE-T-IL DE VIVRE ENSEMBLE ? page 7
Pauline Bebe

**LES PROTESTANTS ET LA LAÏCITÉ,
UNE CHANCE, UN DÉFI ? page 13**
Valentine Zuber

DIEU NOUS EMPÊCHE-T-IL DE VIVRE ENSEMBLE ? page 19
Edgar Morin

DIEU NOUS EMPÊCHE-T-IL DE VIVRE ENSEMBLE ?

par Vincens Hubac
Pasteur de l'Église Protestante Unie de France

La réponse à la question posée nous entraîne plutôt à penser que Dieu nous empêche de vivre ensemble. En effet, les média amplifient les événements – ce que savent bien les terroristes. De fait, les intégrismes de tous bords progressent : catholiques, juifs, musulmans, hindouistes et même protestants du monde évangélique. C'est en partie le reflet d'une inquiétude face à la mondialisation, aux techno-sciences, au monde en devenir.

De son côté, l'histoire aussi fait caisse de résonance. Elle repasse sans cesse les guerres de religion, l'intolérance religieuse, les croisades... comme si Dieu était dans tous les conflits ! Il est vrai qu'en 1914 l'empereur d'Allemagne a reçu un soutien de Von Harnack chef de file du protestantisme allemand pendant qu'en France les évêques bénissaient les canons...

En fait Dieu n'a pas l'apanage des divisions, exclusions, violences, surtout aux XIX^e et XX^e siècles au cours desquels le christianisme a connu les plus graves persécutions – n'en déplaise à Michel Onfray. Les guerres et violences révolutionnaires depuis 1789, qui ont fait des dizaines de millions de morts n'ont rien à voir avec Dieu : ce sont des conflits et souffrances dus aux nationalismes économiques, politiques, idéologiques.

Alors vraiment ? Dieu nous empêche-t-il de vivre ensemble ? Pas sûr et même si, avec Dieu, on est dans l'absolu, le sens, le salut – valeurs essentielles pour l'existence et pour l'homme – il y a des ouvertures telles, que la question vaut la peine d'être posée surtout aujourd'hui comme on l'a rapidement vu au sujet des intégrismes. Nous aborderons deux points pour répondre à la question posée :

1. Dieu dévoyé : religion, intégrisme, idolâtrie
2. Dieu en Jésus-Christ : une réponse chrétienne

I. Dieu dévoyé

Il est clair que quand on dit Dieu, qu'on l'invoque, le prie, on peut se poser la question de savoir de quel Dieu on parle. Qui est derrière les quatre lettres D I E U. Question redoutable car on touche là aux questions de l'existence, de la mort, des absolus. Dire Dieu reste toujours risqué et les a priori – pré-supposés – les certitudes viennent biaiser tout débat. La religion offre un cadre pour dire Dieu mais avec elle on ne fait que déplacer le débat.

A. La religion

Du latin *religare* – relier – la religion est un système de croyances et de rites qui permettent de relier les hommes à Dieu et les hommes entre eux. On a souvent besoin de la religion, de ses repères, de ses rites, de ses chants. Ils signent une

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2018 « Dieu nous empêche-t-il de vivre ensemble ? »

appartenance à un groupe, des complémentarités, des événements qui structurent la vie. Il y a là, outre les difficultés théologiques, des besoins d'ordre psycho-sociaux. Mais les rites, les dogmes, les espérances communes qui permettent de vivre ensemble impliquent un genre de vie, une éthique commune qui n'empêchent pas variétés et discussions, affrontements et débats. Ici on peut affirmer que Dieu permet de vivre ensemble. Ce genre de vie, les dogmes, se transmettent au catéchisme. Les théologiens sont souvent méfiants vis-à-vis de la religion qui risque de faire passer l'accessoire au détriment du principal, par exemple les rites plus importants que l'Évangile. Enfermer Dieu dans la dogmatique est un autre danger de la religion et là le risque, c'est l'exclusion : les hérésies sont dénoncées comme dangereuses, erreurs graves... et les autres, ceux qui ne sont pas de notre église, sont comme des étrangers. On peut même s'opposer sur certains textes de l'ancien et du nouveau testaments... Ici Dieu ne permet plus de vivre ensemble. Il peut être invoqué pour séparer...

B. Les intégrismes et l'idolâtrie

La religion peut dévier en intégrisme. Ici le groupe très soudé invoque Dieu à partir duquel le dogme devient rigide, intangible, vérité unique indiscutable. Pour être sauvé, être dans la vérité, il faut suivre les rites, la pratique, la croyance du groupe. Ici ce n'est plus la foi, c'est la certitude. Peur du monde, peur de Dieu, sont sans doute à la base de l'intégrisme qui recherche la pureté. On se protège du monde impur, dangereux, monde du péché. Le repli identitaire est fort et peut virer au communautarisme, les exclusions sont fréquentes, le catéchisme est un embrigadement. L'uniformité de la pensée est normale, peu de place pour les débats, le mimétisme est fréquent comme par exemple on le constate dans l'habillement. Le risque de glisser vers la secte arrive souvent. Évidemment ici on voit Dieu permettant de vivre ensemble, mais de quel Dieu parle-t-on et le vivre ensemble manque singulièrement de sens... On est à l'opposé du libéralisme théologique.

C'est dans la déviation de la religion qu'on trouve l'idolâtrie. L'idolâtrie exprime un désir inassouvi de puissance, une peur de ne pas « être », une faiblesse... On projette alors sur Dieu des problèmes, car lui domine tout cela ; on donne alors à l'idole jusqu'à sa vie en espérant en retour que dieu-idole apportera chance et puissance. Par exemple, plus on est pauvre, plus on rêve d'être riche, alors parfois l'idole du jeu d'argent est là (tiercé, casino, loto...). On lui donne beaucoup voire toute la paie du mois comme le constatent – hélas – les travailleurs sociaux, on espère gagner en retour la richesse qui fait défaut. Hélas, peu à peu on donne et on s'appauvrit car l'idole ne rend pas... et plus on s'appauvrit, plus on rêve d'être riche et plus on joue... L'idole est addictive, elle détruit l'individu (cf. l'alcool, les drogues...). Les barrières sont radicales et les manipulations mentales fréquentes quand un gourou joue le rôle de l'idole – c'est la secte qui enferme. Dans la communauté, le dieu invoqué ne permet plus de vivre ensemble – c'est une illusion – quand avec le reste de la société, aucune communication n'est possible. Dieu détruit.

C. Première conclusion

De quel Dieu parle-t-on ? Dans quelles situations est-il ? Quelles sont nos positions ?... Si dans le domaine de la religion classique on peut affirmer, avec quelques réserves, que Dieu permet de vivre ensemble, on peut relever que la notion de Dieu dévoyée et évoluant vers des notions de Dieu autoritaire, ombrageux, peut aller jusqu'à l'idolâtrie et la secte. Là on ne peut pas affirmer que le dieu invoqué permet de vivre ensemble.

II. Dieu en Jésus-Christ : une réponse chrétienne

Si Jésus n'a pas fondé le christianisme, les religions chrétiennes s'inspirent du témoignage des évangiles et des lettres apostoliques. Jésus apparaît sans doute comme un maître, prédicateur itinérant qui annonce le Royaume de Dieu imminent fondé sur l'amour – agapè. Pas de dogmatique, de rites si ce n'est ceux du « vivre ensemble », cène et baptême. En revanche nombreuses sont les rencontres et les approches différentes en fonction des individus.

A. L'Ancien Testament

La Première Alliance nous présente une révélation progressive et chaotique à travers une histoire difficile et souvent dramatique. Dieu permet, par le discours des prophètes au sens large, de réunir le peuple autour de lui. La Loi réputée donnée par Dieu à Moïse au Sinaï est le texte de référence qui permet à chacun d'appartenir au peuple élu, de vivre, et de traverser cette histoire jusqu'à aujourd'hui. La Loi met une barrière entre le peuple et le reste du monde. Vivre ensemble oui, mais avec beaucoup de prudence vis-à-vis de l'extérieur ! Cependant les ouvertures ne manquent pas. Le Deutéronome mentionne l'accueil des immigrés. Ésaïe souligne que les peuples se retrouveront à Jérusalem à la fin des temps. Le Cantique des cantiques chante l'amour entre un juif et une étrangère (elle dit qu'elle est noire). Le Nouveau Testament s'inscrit dans le prolongement de cette ligne prophétique qui développe l'idée de Dieu universel, un Dieu qui permet de vivre ensemble.

B. Le Nouveau Testament

Jésus, au-delà de la Loi, mais sans l'ignorer ou la mépriser, Jésus suscite l'ipséité. Ce qui l'intéresse, c'est que les gens qu'il rencontre puissent être ce qu'ils sont, qu'ils puissent vivre, être en relation. Jésus ne convertit pas mais il donne une Parole, un geste, un toucher qui remettent l'individu dans sa dignité. Jésus libère les gens bloqués, paralysés, exclus. Il accueille et par là Jésus guérit, sans doute était-il thaumaturge. Jésus fait réfléchir, remet en cause. Pas de malédiction ou d'exclusion. L'humain intéresse Jésus et sa Parole s'y adapte : ainsi au jeune homme riche il demande de donner toute sa fortune et à Zachée qui a commencé à rembourser une partie de ses dettes, il s'invite chez lui. La Syro-phénicienne, femme et païenne, est exaucée. Les lépreux impurs sont accueillis... Jésus brise les barrières qui séparent les gens, en particulier les barrières dues aux impuretés. C'est peut-être là la plus grande originalité du message du Christ : il n'y a pas d'être inique ou indigne. Il y a

une universalité du message, du salut. Ici Dieu invite les humains à vivre ensemble. Le discours est fondé sur l'agapè – l'amour de Dieu.

Prolongeant Jésus, l'apôtre Paul écrira plus tard : « il n'y a plus juifs ou païens, hommes ou femmes, esclaves ou hommes libres ». Des hommes libres, égaux et posés dans leur être sont appelés à former la communauté, une communauté ouverte autour de la Parole christique qui surgit à chaque instant pour que les hommes puissent vivre dans la paix et l'espérance.

Conclusion

Comme il l'a été dit, Jésus n'a pas fondé de religion. Les premiers groupes qui suivaient l'enseignement de Jésus étaient ouverts aux païens et aux femmes (certaines étaient même chefs de communautés !). Le vivre ensemble a été mis à mal quand ces groupes ont eu assez d'importance pour se structurer en religion qui peu à peu a eu du pouvoir, a défini des dogmes, des rites, des confessions de foi autour d'une vérité indiscutable.

En fait, la Vérité est une, elle nous échappe et nous ne pouvons en exprimer qu'une partie à notre manière, à partir de notre culture, de notre histoire psychologique. Si Dieu nous invite à et nous permet de vivre ensemble, les hommes y font obstacle. Par leurs fantasmes, leur orgueil, leur finitude, les hommes dévoient et polluent souvent l'idée de Dieu et font de leur vérité la Vérité avec les abus relevés ici. Alors s'ouvre un autre débat, le problème du mal.

J'aimerais finir par quelques lignes qui pourraient bien être inspirées par la Parole...

Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde.

Si tous les gars du monde voulaient bien être marins, ils f'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.

Alors on pourrait faire une ronde autour du monde si tous les gens du monde voulaient s'donner la main.

Que Paul Fort me pardonne.

DIEU NOUS EMPÊCHE-T-IL DE VIVRE ENSEMBLE ?

par Pauline Bebe
Rabbin

Je voudrais vous remercier de m'accueillir ici, remercier votre pasteur dont je peux dire que c'est un ami comme le dit le Siracide (6:14), « qui a trouvé un ami a trouvé un trésor ».

Avoir un bon pasteur est quelque chose d'extraordinaire. Je suis sûre que vous savez l'apprécier et apprécier aussi ce moment qui m'émeut toujours beaucoup lorsque je suis venue quelques fois vous parler. Parce qu'au fond on pourrait croire que c'est une évidence mais je ne crois pas qu'il y a beaucoup de rabbins qui acceptent de parler dans des temples ; ni beaucoup de pasteurs qui invitent des rabbins à parler dans des temples, même si de nombreux dialogues et réunions interreligieuses sont organisés. Ce qui reste encore difficile ce sont les cultes communs. C'est de venir dans une synagogue, quand on n'est pas de cette religion, de venir dans une mosquée, une église, un temple et il est vrai que ce pas-là, d'aller chez l'autre pour participer à un culte, est celui qui permet de connaître l'autre en profondeur et d'apprécier les cœurs. Merci, donc de cette invitation et merci de ces chants magnifiques, de l'organiste, de la musique, de cette prière du cœur *avoda shebalev* comme on dit en hébreu.

La question posée aujourd'hui est :

« Dieu nous empêche-t-il de vivre ensemble ? ».

C'est une question qui présente un défi extraordinaire. Je ne sais pas si d'autres personnes y ont déjà répondu et si j'inaugure une réponse en déposant des petits cailloux sur un chemin de pensée qui pourront peut-être éclairer, d'une certaine manière car chacun a sa manière d'éclairer les choses.

J'ai envie de répondre oui, Dieu nous empêche de vivre ensemble, je vais commencer par répondre oui et ensuite non. Dieu nous empêche-t-il de vivre ensemble ?

Peut-être faut-il définir les termes. Cependant définir Dieu paraît impossible. En tout cas d'un point de vue juif, cela semble compliqué. Pourquoi ? Parce que Dieu échappe à toute définition. Un des noms de Dieu est *Shem* qui veut dire « Le nom », le Nom par excellence. Et le mot *Shem* si on le vocalise différemment revêt un autre sens ; en hébreu, il n'y a pas de voyelles, les voyelles n'existent pas dans le texte de la Torah. Et on ponctue les mots pour les lire ; nous sommes obligés en quelque sorte d'inventer ces voyelles. D'emblée, le lecteur est un interprète. On ne sait pas comment on doit lire. Lire est par conséquent déjà interpréter.

Le texte s'invite à nous comme une source d'interprétation. Le mot *Shem* qui signifie le nom, si on lui accole une autre voyelle, devient *Sham* (en réalité, les mots hébraïques n'existent que par leur racine consonantique). *Sham* signifie là-bas comme tout-à-l'heure, lorsque les Psaumes ont été chantés, *shamayim*, les cieux, veut dire ce qui est là-bas.

Dieu échappe, échappe à toute définition et je ne sais pas si vous vous rappelez le texte de l'Exode chapitre 3 où Moïse demande à Dieu Son Nom parce qu'on vient de lui confier une mission absolument incroyable et difficile ; Dieu venait de lui dire « C'est toi qui va faire sortir les enfants d'Israël d'Égypte » et Moïse essaie par tous les moyens possibles d'échapper à cette mission.

Il oppose de nombreux arguments, il négocie avec Dieu, c'est peut-être pour cela que les juifs sont de bons négociateurs (rires). Dans un premier temps, il n'accepte pas sa mission. Un de ses arguments est de dire « je ne connais pas Ton Nom. Dis-moi Ton Nom ». Et là Dieu répond par une pirouette « *eye asher eye*, je serai qui je serai ». Étrange réponse ! En réalité, Dieu ne répond pas à Moïse. Et pourquoi Dieu ne répond-il pas à Moïse ? Si l'on se replace dans le contexte historique, bien que nous ne sachions pas si cela est vraiment arrivé, en tout cas pour ces peuples mésopotamiens, cananéens, avoir le nom d'un Dieu, revient en quelque sorte à pouvoir mettre Dieu dans sa poche, pouvoir manipuler Dieu. Si j'ai le nom de Dieu alors je peux dire, je prononce Ton Nom, je fais cela pour Toi, tu vas pouvoir faire cela pour moi. Et à cela Dieu répond dans l'Exode « je ne suis pas un Dieu manipulable. Tu ne sauras pas mon nom ». Un rabbin hassidique, Lévi de Berditchev, commente que lorsque Dieu répond à Moïse, *eye asher eye*, je serai qui je serai, il est comme un parent face à un enfant qui apprend à marcher. L'enfant titube et avance tout doucement, et le parent, chaque fois que l'enfant a fait quelques pas se recule lui aussi de quelques pas pour que l'enfant continue à marcher autonome et seul. Et au fond Dieu fait la même chose avec Moïse et les autres êtres humains. C'est-à-dire qu'il lui dit « Marche » et Dieu recule.

Chaque fois que l'on croit posséder Dieu, chaque fois que l'on croit l'avoir mis dans sa poche, Dieu échappe et s'éloigne. Il est donc impossible de définir Dieu.

Si l'on ne peut pas définir Dieu peut-être pouvons-nous définir l'autre partie de la question : Dieu nous empêche-t-il de vivre ensemble ?

Qu'est-ce que le vivre ensemble ? Qu'est-ce qui fait que je peux vivre avec mon voisin ? Le mot voisin en hébreu se dit « *shakhen* » et un des noms de Dieu est la « *Shekhina* », la Présence Divine, la voisine. C'est étrange : cela veut dire qu'il y a quelque chose du voisin en Dieu et quelque chose de Dieu dans le voisin. Mon voisin peut être un ami mais aussi il peut m'être insupportable, un empêcheur de tourner en rond, celui qui me remet en question, qui trouve que je mets la musique trop forte, qui ne vit pas au même rythme que moi.

Qu'est-ce que c'est que le vivre ensemble, un mot qui devient galvaudé dans la société d'aujourd'hui, qu'est-ce que je veux partager avec mon voisin ? Un palier, un repas, une lecture, une ville, une école, des valeurs communes, une fête, des croyances ? Qu'est-ce qui m'est intolérable chez mon voisin ? À quoi je peux ou je veux m'accommoder et avec cette question dans l'esprit, on peut se reposer la question plus générale d'aujourd'hui, Dieu nous empêche, et je change exprès le pronom pour ajouter de la variété, nous empêche-t-Elle de vivre ensemble ?

Je voudrais répondre oui pour trois raisons :

1. Rappelons-nous l'épisode de Caïn et Abel, les deux premiers frères de l'humanité. Ils offrent tous deux une offrande à Dieu dont l'une est agréée et l'autre pas. Les premiers frères sont dès lors dans une concurrence pour

l'amour de Dieu. Le texte n'explique pas pourquoi, c'est le Midrash qui est le commentaire du texte qui offre des éléments de réponse.

Ne sommes-nous pas tous ainsi, jaloux de nos frères et sœurs nous disputant l'amour des parents ? Le résultat de cette concurrence, de cette jalousie est que Caïn va tuer Abel et certains vont même dire que c'est à cause de Dieu. Dieu ayant créé une concurrence, ayant préféré une offrande plutôt qu'une autre. Mais peut-être est-ce aller un peu vite.

2. Pourtant et c'est mon deuxième point, répondant à l'affirmative à la question Dieu nous empêche de nous rencontrer. Dieu demande une relation qui est exclusive. Vous vous rappelez des dix paroles/commandements, « tu n'auras point d'autre Dieu devant moi » etc. Dieu est « *el kana* » cela a été traduit mal par « Dieu jaloux ». En réalité ce mot *kana* signifie acquérir et même créer. *Koné shamayim*, on dit de Dieu qu'il a créé le ciel et la terre. Dieu est créateur mais Dieu est aussi possessif. C'est peut-être moins négatif que jaloux. Au fond, l'idéal que l'on nous présente dans la Bible, c'est une relation unique entre Dieu et un peuple. Qu'en est-il des autres peuples ? Qu'en est-il de l'humanité ? Chaque civilisation, chaque religion s'est toujours prise pour l'enfant préféré, l'enfant élu. Qui dit élection, dit parfois aussi vérité.
3. Et là aussi et c'est mon troisième point. L'on pourrait dire que si chacun pense détenir la vérité sur son rapport à Dieu, alors nous sommes mal partis. Et de fait, nous sommes mal partis.

Mais c'est alors que l'on peut relire les textes et répondre par la négative à la question Dieu nous empêche-t-Il ou Elle de vivre ensemble ? Reprenons cette histoire de Caïn et Abel. Caïn a tué Abel. Mais si l'on remonte à la génération du dessus, on peut s'apercevoir qu'Adam et Ève, le premier couple de l'humanité, et c'est un philosophe juif André Neher qui le souligne – mais il n'est sans doute pas le seul à le dire – Adam et Ève ne se sont sans doute jamais adressé la parole. Lorsque Caïn lève la main sur son frère, Abel, il parle, mais on ne sait pas ce qu'il a dit – et là encore les rabbins vont essayer d'inventer ce dialogue impossible entre les deux frères, le texte biblique est silencieux. Il ouvre sa bouche et l'on ne sait pas ce qu'il a dit.

Il n'a pas parlé, « il a dit » comme s'il y avait deux points, qu'il avait ouvert la bouche pour dire quelque chose mais que cette parole n'était jamais sortie. C'est le verbe qui introduit une parole qui est utilisé « *vayomer* ». Rien n'est dit, alors on peut se dire que si Caïn a tué Abel, c'est précisément parce qu'il n'a pas su mettre des mots sur les sentiments qu'il ressentait. Peut-être n'a-t-il pas su dire à Abel « Je suis jaloux de ton offrande, je suis jaloux de ton rapport à Dieu » ? Et peut-être qu'Abel aurait pu s'expliquer ? Cela ne se passe pas. La mort arrive peut-être parce qu'il y a là silence. Qu'il n'y a pas explication et qu'il n'y a pas d'apaisement entre les deux frères.

Adam et Ève, premier couple de l'humanité, ne se sont jamais jamais adressé la parole. C'est peut-être un contre-exemple de ce que nous devrions faire. Se parler, et se parler dans un couple, c'est se parler dans n'importe quel couple. Se parler entre amis, se parler entre ministres du culte ou responsables religieux, se parler entre communautés, se parler entre peuples. On sait très bien que les conflits partent souvent d'une mauvaise compréhension de la parole. Mauvaise

compréhension, on en a aussi un exemple dans ce chapitre de la Genèse, où Adam et Ève mangent du fruit de la responsabilité, de la connaissance du Bien et du Mal.

Pourtant lorsque Dieu va les interroger sur ce qui s'est passé, il y aura ce doigt pointé vers l'autre. Vous vous rappelez d'Adam qui dit « c'est elle, elle la femme que tu m'as donnée. C'est elle qui est responsable de la faute » et à son tour Ève va pointer le doigt vers le serpent et dire que c'est la faute du serpent. Et l'on assiste à un jeu permanent de l'humanité que nous connaissons bien malheureusement et qui consiste à pointer le doigt vers l'autre et à accuser l'autre d'être responsable, à ne pas prendre sa part de responsabilité dans l'humanité. Et au fond lorsque je questionne : « est-ce Dieu qui nous empêche de nous rencontrer ? », je tends le doigt aussi. Je tends le doigt vers un autre, qui est Tout-Autre, et je dis que c'est Lui/Elle qui nous empêche de nous rencontrer. Je tends le doigt vers l'extérieur, c'est-à-dire que je dis que ce n'est pas moi. C'est le Tout-Autre en refusant d'assumer cette responsabilité.

Et je réponds, non ce n'est pas Dieu qui nous empêche de nous rencontrer, c'est nous-mêmes.

Alors bien sûr l'on pourrait dire, et c'est mon deuxième point que si nous ne sommes pas d'accord sur qui est Dieu, c'est-à-dire que nous pointons dans toutes les directions différentes, en haut, en bas, ailleurs, ce n'est pas grave, nous devons nous mettre d'accord non pas sur où est Dieu, qui est Dieu, à quoi ressemble Dieu, même si Dieu existe, nous devons nous mettre d'accord sur ce que Dieu demande de nous. Et c'est là où ce n'est pas facile. Je dirai au minimum, que Dieu demande la vie. En tout cas, c'est ce que le judaïsme nous dit. Alors que certains fondamentalismes prétendent précisément que Dieu demande la mort de ses fidèles.

Je ne suis pas sûre de vouloir vivre avec ces voisins-là. Je le dis. Ce n'est pas Dieu qui nous empêche de nous rencontrer. Si Dieu est comme un parent, alors un parent à peu près fonctionnel, à peu près normal, ne veut pas que ses enfants se disputent. Une histoire rabbinique nous dit que si Adam et Ève ont été créés uniques, un seul couple et pas des centaines d'humains en même temps, ce que Dieu aurait pu faire puisque Dieu est tout-puissant, c'est pour nous apprendre précisément cela. L'histoire continue lorsqu'un artisan forge, frappe des pièces avec un seul moule, et bien toutes les pièces se ressemblent disent les rabbins.

Dieu a frappé la pièce qui est l'être humain avec un seul moule qui est celui d'Adam et Ève. Et pourtant, ils sont tous différents. Tous différents, mais pourtant d'une égale dignité. Pour que, poursuit l'histoire rabbinique, je ne puisse pas dire, moi je suis issu de telle ou telle lignée, et toi tu es issu d'une autre lignée et moi je suis supérieur à toi. Alors tous ont été créés à partir d'un seul couple, tous sont égaux en dignité créés à l'image de Dieu et tous sont différents. (TB, Sanh. 35a)¹.

Il n'y a qu'un seul couple parental nous dit la Genèse, et je voudrais terminer par cette vision de l'humanité comme un kaléidoscope où de multiples facettes se rencontrent en changeant de nuances puisque l'on dit dans le Talmud « celui qui sauve une vie, c'est comme s'il sauvait un monde entier ou celui qui prend une vie,

1

Dieu nous empêche-t-il de vivre ensemble ? par Pauline Bebe le 28 janvier 2018

c'est comme s'il avait pris un monde entier» (M. Sanh. 5:5). Pourquoi ? Parce qu'à l'intérieur de nous, il y a toutes ces multiples facettes que nous donnons à voir et c'est une facette différente à chaque rencontre. Nous-mêmes sommes étonnés de nos réactions parfois, nous-mêmes nous ne nous connaissons pas et nous sommes ce pluralisme ambulante, ce monde fait de rencontres, de soucis, d'espairs, de tristesses et de joies. En rencontrant l'autre comme autre dans sa dignité, dans sa différence, dans le respect de ce qu'est chacun, alors c'est dans cet échange que selon les maîtres du judaïsme, Martin Buber par exemple ou Lévinas « alors on peut rencontrer Dieu ».

LES PROTESTANTS ET LA LAÏCITÉ, UNE CHANCE, UN DÉFI ? ²

par Valentine Zuber

Directrice d'études à l'École Pratique des Hautes Études

Le combat historique des protestants français en faveur de la liberté de religion et de conviction pour tous

Les protestants français ont depuis longtemps des affinités électives avec la laïcité républicaine, ce principe politique qui leur a permis d'accéder enfin à une pleine citoyenneté dans une nation française qui les avait tant opprimés par le passé... L'histoire est maintenant bien connue de leurs combats pour la reconnaissance de leur différence religieuse, et ce, depuis les débuts de la Révolution française jusqu'à la loi de séparation des Églises et de l'État de 1905.

Les protestants se sont activement engagés dans la rédaction de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 et en particulier de son article 10 (discours de Rabaut Saint-Etienne à l'Assemblée constituante : « Je ne demande pas la tolérance, mais la liberté »). Puis ils ont suivi attentivement les différentes lois visant à l'égalité de tous les citoyens de quelque confession religieuse ils se réclament. Ce qui est fait le 24 décembre 1789, avec un nouveau décret adopté par l'Assemblée qui reconnaît aux « non-catholiques » et aux comédiens l'accès à tous les emplois civils et militaires et leur accorde également le droit de vote et d'éligibilité. Les juifs ne bénéficient pas, dans un premier temps, de ces améliorations et sont restés soumis à des restrictions en matière d'égalité d'emploi jusqu'aux lois des 28 janvier 1790 (les juifs séfarades obtiennent leurs droits de citoyens actifs) et 28 septembre 1791 (loi d'émancipation des juifs d'Alsace-Lorraine). C'est encore un protestant, Pierre-Joseph Cambon qui va effectuer la première séparation des Églises et de l'État (21 février 1795), afin de mettre un terme à la guerre civile et religieuse qui ensanglantait le pays depuis des années. Les protestants ont ensuite adhéré loyalement au régime des cultes reconnus qui instaure pour la première fois un pluralisme religieux légal dans une même Nation (les Articles organiques de 1802 complétant le Concordat de 1801). Pourtant l'application d'une police des cultes tatillonne les a longtemps empêchés de renouer avec leur organisation ecclésiologique traditionnelle, à savoir le système presbytéro-synodal, et, par ailleurs, la reconnaissance étatique ne s'étendait pas aux nombreuses églises évangéliques libres qui fleurirent alors à l'occasion du Réveil.

Le combat des protestants pour la liberté de conscience et la neutralité de l'État a donc continué, émaillé d'avancées progressives : c'est par exemple la plaidoirie de l'avocat protestant Odilon Barrot pour la liberté de conscience des protestants sous la Restauration qui leur a permis de s'abstenir de pavoiser pendant la procession de la Fête-Dieu : « La loi doit être athée » (Cour de cassation en 1818). C'est aussi la première réclamation théologique en faveur de la séparation des Églises et de l'État par le pasteur vaudois Alexandre Vinet dès 1825 (en 1826, la Société – protestante et parisienne – de la Morale Chrétienne lui assura une large

² Ce texte est une version révisée et augmentée de Valentine ZUBER, « Défendre et renouveler la laïcité », *Les protestants 500 ans après la Réforme. Fidélité et liberté*, FPF-Éditions Olivétan, Lyon, 2017, p. 160-165.

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2018 « Dieu nous empêche-t-il de vivre ensemble ? »

audience en couronnant son *Mémoire en faveur de la liberté des cultes* qui reste l'un des grands manifestes de cette époque pour la liberté religieuse).

C'est la laïcisation et la nationalisation progressives de l'école publique avec la Loi Guizot, du nom du premier ministre protestant de Louis-Philippe François Guizot (1833), puis la loi Ferry (1882). Le rôle des protestants a été décisif dans l'élaboration des nouveaux programmes scolaires républicains, le développement de l'enseignement féminin et du nouvel enseignement de la morale laïque (avec les personnalités protestantes bien connues que sont Ferdinand Buisson, Félix Pécaut ou Pauline Kergomard...).

L'élite intellectuelle protestante a adhéré massivement au nouvel enseignement laïc du fait religieux avec la direction et l'animation de la section de sciences religieuses créée en 1886 à l'École pratique des hautes études (Gabriel Monod, Albert Réville père et fils, Maurice Vernes) prônant une approche scientifique et déconfessionnalisée des religions.

La vigilance laïque des protestants réaffirmée au cours de l'histoire

Lorsque la liberté et l'égalité leur ont enfin été complètement assurées, beaucoup d'entre eux n'ont pourtant pas cessé leur engagement en faveur d'une vision compréhensive et non discriminante de la citoyenneté. Parce que les persécutions pouvaient toujours recommencer, il leur a paru logique – et moralement nécessaire – de continuer à plaider pour la reconnaissance de l'égalité de dignité des autres propositions religieuses présentes sur le territoire français, en Outremer et à l'étranger.

Ils ont ainsi été majoritairement dreyfusards et républicains sous la III^e République, tant l'antisémitisme politico-religieux qui se déchaînait alors leur rappelait les jours sombres de la persécution royale et du Désert au lendemain de la Révocation de l'Édit de Nantes (le Lieutenant-Colonel Marie-Georges Picquart, l'avocat Louis Leblois, le vice-président du sénat Auguste Scheurer-Kestner...).

Ils ont œuvré et applaudi à la séparation des Églises et de l'État de 1905 et veillé par la presse (campagne du Siècle) et par l'intermédiaire de hauts fonctionnaires (comme Louis Méjan, dernier directeur de l'administration autonome des cultes, membre du cabinet d'Aristide Briand) à ce que celle-ci soit aussi respectueuse de la liberté de conscience et de la liberté d'expression de toutes les convictions religieuses dans l'espace public. Ils ont ainsi fermement combattu contre les projets antireligieux et anticléricaux de Émile Combes.

Ils se sont ralliés à l'Union sacrée lors de la guerre de 1914-1918 en affirmant, face à l'idéologie anti-protestante du soupçon, latente depuis 1870, de leur patriotisme jamais désavoué en dépit de leurs réseaux, professionnels et familiaux avec un certain protestantisme suisse et allemand.

Ils se sont tout aussi massivement mobilisés au moment des persécutions raciales contre les juifs sous le régime vichyste en incitant certains d'entre eux à recréer, avec les moyens du bord et en assumant sa clandestinité, un nouveau « Désert » protecteur des israélites alors impitoyablement pourchassés (avec les interventions décisives du pasteur Étienne Trocmé au Chambon-sur-Lignon).

Le scandale de l'extermination des juifs par les nazis – avec la complicité de l'État français – a entraîné un grand nombre de nos coreligionnaires à poursuivre sans relâche ce combat en faveur des individus persécutés, de quelques convictions

qu'ils se réclament. L'engagement sans concessions des autorités religieuses et de nombreuses personnalités protestantes (comme le président de la Fédération protestante de France, Marc Boegner), la création d'ONG d'origine protestante lors de la seconde guerre mondiale et de la guerre d'Algérie, leur engagement contre la torture et pour les droits de l'homme (Cimade de Madeleine Barrot, ACAT d'Hélène Engel et Édith du Tertre) et maintenant la mobilisation sans concessions face au scandale politique et sanitaire lié à l'accueil des réfugiés et demandeurs d'asile, témoignent de cette préoccupation constante de beaucoup d'entre eux.

À la suite de ce combat pour la liberté et l'égalité républicaines, les protestants ont aussi voulu promouvoir son idéal de fraternité, en prônant une laïcité d'ouverture et en réclamant de l'État le respect d'une équité absolue vis-à-vis de toutes les propositions religieuses (Jean Baubérot). En effet, selon eux, seul ce principe politique appliqué avec justice et discernement permet un traitement équitable de chacun, dans le respect de l'égalité et de la liberté individuelle de tous.

La laïcité, une exigence et un défi pour tous les protestants

Or la laïcité, en envahissant le débat social, politique et médiatique depuis plus d'une trentaine d'années, s'est trop souvent réduite à ne plus être qu'un slogan exclusif, ignorant, voire méprisant la réalité culturelle, religieuse et sociale de notre société. Celle-ci est marquée non seulement par la diversification inéluctable des identités, la pluralisation accélérée des valeurs individuelles et la sécularisation des mentalités dans le cadre démocratique de l'État de droit, mais aussi par l'aggravation des inégalités. Ces dernières divisent profondément notre société et sont perçues par beaucoup comme créant – injustement – une société à deux vitesses.

Transposant terme à terme la logique du bouc-émissaire, juifs avant-guerre, musulmans, roms, réfugiés aujourd'hui, le discours de type laïco-identitaire, instrumentalisé et racialisé par le politique – de l'extrême-droite à une certaine gauche sclérosée –, me paraît constituer un véritable dévoiement du principe d'origine libérale qu'est la laïcité. Cette polarisation met en danger la cohésion de l'ensemble de la société et compromet la paix sociale nécessaire préjudicant à la prospérité et au bonheur de chacun. Parce que les individus composant les minorités, les musulmans ou les juifs, les roms, les réfugiés sont, injustement, craints, méprisés, ou même rejetés, il est urgent pour les protestants de se remettre à protester. Parce que la laïcité a été leur chance de rester différents, tout en accédant à une égale et réelle citoyenneté, ils se doivent donc de la défendre dans toute son étendue et son intégrité pour les autres autant que pour eux-mêmes.

Parce que nous sommes protestants, et que nous n'avons jamais oublié notre douloureuse expérience minoritaire passée, il nous faut certes participer sans relâche au débat contemporain sans cesse renaissant sur la laïcité. Beaucoup d'entre nous le font déjà. Mais nous devons continuer d'insister sur l'équité nécessaire que ce principe suppose dans la prise en compte réelle des droits – politiques, culturels, religieux, économiques et sociaux – accordés à tous les individus citoyens sans distinction.

Trois conditions doivent être impérativement respectées afin de défendre notre compréhension libérale et inclusive de la laïcité :

Il nous faut renoncer à la tentation de sacraliser outrageusement le principe de laïcité. Toute essentialisation outrée risquerait de transformer ce principe en une sorte de valeur morale particulière, rigidifiée, intolérante, surplombante et opposable à d'autres valeurs qu'elle ne manquerait pas de vouloir disqualifier.

Il nous faut donc admettre que la laïcité n'est (et c'est déjà beaucoup) qu'un principe juridico-politique. Celui-ci est susceptible d'évoluer, afin d'apaiser autant que possible les relations parfois conflictuelles entre les différentes composantes de notre société. Ces modalités d'application doivent donc être constamment réadaptées à la réalité du temps présent.

Promouvoir la laïcité constitue donc une exigence éthique essentielle pour les citoyens que nous sommes. Elle peut nous permettre de mieux vivre ensemble, en cherchant, par le respect du droit, à aplanir nos différends de manière à la fois ferme, lucide et éclairée. Cela ne peut se faire que dans l'adoption d'une attitude politique toujours respectueuse des droits humains fondamentaux, ceux-ci étant essentiellement basés sur notre irréductible égalité en dépit de la diversité de nos modes de vie et de pensée.

La laïcité est donc bien à la fois un principe et une exigence. Nous devons certes nous en inspirer, et nous efforcer de respecter son esprit dans tous nos comportements publics et privés. Il ne faut cependant pas hésiter à vouloir l'approfondir et même à chercher à la renouveler afin de l'adapter au mieux aux réalités contemporaines. Dès lors, il est important de ne pas cesser d'y réfléchir pour la faire évoluer tout en évitant d'en faire la solution miracle et incontestée à tous nos problèmes de société. La laïcité ne peut pas être la panacée universelle propre à régler tous les conflits ou problèmes liés à la coexistence culturelle, politique ou religieuse et aux inégalités sociales. Elle constitue un outil parmi d'autres, plus précisément ciblés, qui doivent, dans un cadre démocratique réellement assumé, permettre l'avènement d'une société plus juste et apaisée d'un point de vue à la fois culturel, religieux, économique et social. La laïcité est donc un idéal de gouvernement toujours en chantier, et ce, pour les protestants qui y sont particulièrement attachés comme pour tous les autres. Ce défi ne peut cependant être relevé que dans une vision et une action prenant résolument en considération l'égalité de dignité de tous les individus composant notre société. La laïcité ne doit donc pas être érigée en un monument intangible et sacré, mais son esprit doit continuer de nous guider pour la préservation et la diffusion de nos valeurs démocratiques et républicaines, dans un souci renouvelé d'écoute et d'ouvertures aux autres, nos concitoyens, nos frères.

Bio-biblio : Valentine Zuber est Directrice d'études à l'École Pratique des Hautes Études (PSL Research University) à Paris, titulaire de la chaire de « Religions et relations internationales ».

Historienne de formation, elle est une spécialiste de l'histoire de la tolérance religieuse et du pluralisme en Europe. Elle a particulièrement travaillé sur l'histoire de la laïcité en France et sur les origines intellectuelles des droits de l'homme. Elle s'intéresse actuellement aux paradoxes de la défense de la liberté religieuse dans le cadre de l'universalisation des droits de l'homme.

Elle a publié entre autres : *La laïcité en débat. Au-delà des idées reçues*, Paris, Le Cavalier bleu, 2017 ; *La laïcité en France et dans le monde*, Paris, La Documentation photographique, 2017 ; *L'origine*

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2018 « Dieu nous empêche-t-il de vivre ensemble ? »

Les protestants et la laïcité, une chance, un défi ? par Valentine Zuber le 4 février 2018

religieuse des droits de l'homme. Le christianisme face aux libertés modernes, Genève, Labor et Fides, 2017 ; *Le Culte des droits de l'homme*, Paris, Gallimard, 2014 ; *Les Conflits de la tolérance, Michel Servet entre mémoire et histoire (XIX^e- XX^e s.)*, Paris, Honoré Champion, 2004 ; Avec Jean BAUBEROT, *Une haine oubliée. L'antiprotestantisme avant le pacte laïque (1870-1905)*, Paris, Albin Michel, 2000 (prix Eugène Colas de l'Académie française, 2000). Elle a dirigé *La liberté religieuse*, Paris, Van Dieren éditions, 2017.

DIEU NOUS EMPÊCHE-T-IL DE VIVRE ENSEMBLE ?

par Edgar Morin
Philosophe

Chers frères et sœurs en humanité,

Je suis particulièrement touché par les paroles de monsieur le pasteur sur le pardon car je dois dire que ce qui m'a marqué dans mon adolescence profondément et pour toute la vie, c'est dans la lecture de Dostoïevski, d'apprendre, de comprendre que le pardon était une vertu fondamentale et que la difficulté du pardon le rendait encore plus nécessaire.

Mais je ne veux pas poursuivre dans ce domaine, je voudrais commencer par une réflexion sur le mot « croire ». Car paradoxalement le mot « croire » a deux sens. Un premier sens est un sens dubitatif « je crois qu'il va pleuvoir », on ne sait pas, il est marqué par l'incertitude. Le deuxième sens, quand on dit « je crois en Dieu, en l'amour, en la patrie », est marqué, lui, par la certitude. Alors vous me direz « ces deux sens sont absolument incompatibles ». Logiquement ils le sont mais en fait on les retrouve souvent liés. Regardez Pascal. Il sait que, par la raison, on ne peut pas prouver la vérité de sa croyance en Dieu, alors il dit : « faisons le pari » ; le pari apporte la certitude. Et je pense aussi à cette parole du grand poète espagnol Unamuno qui disait « Ô foi, sans doute, il n'y a pas de foi » et vous savez tant de croyants qui reconnaissent qu'ils ont des moments de doute. Donc on peut très bien avoir un jeu permanent en soi, entre la foi-certitude et l'incertitude. Si vous voulez, il y a force et faiblesse dans le mot croire.

Cela dit, je pense que nous sommes tous des croyants, pas seulement ceux qui croient en Dieu, mais tous les autres y compris celui qui ne croit en rien puisqu'il croit qu'il y a un rien qui mérite d'être cru ; on ne peut pas extirper l'idée de croyance de l'esprit humain et tout ceci est quelque chose qui nous fraternise. Nous pouvons croire en la famille, nous pouvons croire en la nation, nous pouvons croire en l'amour, en la fraternité, en l'humanité. Il y a cette communauté, il n'y a pas le fossé absolu entre ceux qui croient religieusement en Dieu et ceux qui croient en d'autres choses puisque le mot croyance comporte cette communauté.

Et je dois dire aussi que j'ai eu une révélation au Machu Pichu. Vous savez que le Machu Pichu est cette montagne sacrée au Pérou, qu'on n'a découverte du reste qu'au début du XX^e. Elle était une sorte de temple ou de monastère où les prêtres, les moines incas vivaient dans l'adoration du soleil. Leur vie était uniquement contemplative et adoratrice. Cette révélation que j'ai eue est que leur vie est aussi justifiée que celle d'un technicien de notre société, que celle d'un businessman, d'un parlementaire, etc. J'ai pensé que toute vie qui était portée par une ferveur était avec quelque chose qui lui donnait un sens ; je pense que là aussi il n'y a pas ce fossé entre celui qui vit dans la contemplation et la ferveur et qu'au contraire,

cela peut avoir plus de sens que celui qui se voue à des tâches immédiates, à des tâches vouées à son profit personnel.

Et je peux ajouter à ceci une conviction que je dirais anthropologique, c'est-à-dire sur l'être humain, l'individu humain qu'on définit à tort comme uniquement « *homo sapiens* » et « *homo faber* ».

« *Homo sapiens* », il est doué de la raison mais seulement on oublie que la raison est un pôle de l'esprit humain, l'autre pôle c'est la démence, le délire. Mais le délire, ce n'est pas seulement les fous qu'on met dans les asiles, c'est nous aussi, dans la colère, c'est nous dans l'ambition, c'est nous dans la mégalomanie. Ce qui est très important, c'est finalement de montrer que – d'ailleurs grâce aux travaux de Damasio, le spécialiste du cerveau – quand un centre rationnel est excité, il y a aussitôt un centre émotionnel. Autrement dit, la raison pure n'existe pas, ou s'il y a la raison pure du calcul, elle est froide et inhumaine. La raison a toujours besoin de la passion, la raison a toujours besoin de l'amour. C'est ainsi que nous comprenons que nous avons toujours besoin de la critique rationnelle, du doute rationnel, mais nous devons savoir quelles sont les limites de cette rationalité et que la rationalité seule rend aussi aveugle que la passion seule. C'est ici que se retrouve ce qu'il y a de commun entre le croyant de la religion et le non-croyant religieux que je suis.

Il faut ajouter « *homo faber* » qu'on a défini humain par sa capacité technique, par sa capacité à faire des outils, qui évidemment est fabuleuse, nous le voyons aujourd'hui, avec la multiplication des conquêtes techniques, des robots, des machines, des missiles, de l'intelligence artificielle, etc. Encore que ces conquêtes risquent de nous asservir plus que de nous libérer, mais c'est une autre affaire.

Mais on oublie qu'à côté de l'« *homo faber* », il y a l'« *homo religiosus* », l'homme qui croit en quelque chose de surnaturel, et que cette croyance, que cet aspect de l'homme, se retrouvent dans toutes les civilisations, ils se retrouvent dès Neandertal, dès la préhistoire où les morts sont enterrés avec leurs armes, avec de la nourriture ou bien dans une position de fœtus pour renaître. Même les civilisations les plus matérialistes comme les États-Unis constituent une civilisation extrêmement religieuse puisque sur le dollar qui est roi, il y a le Roi des Rois : « *In God, We Trust* », « nous croyons en Dieu ». Vous savez très bien que l'Union Soviétique a voulu pendant soixante-dix ans éradiquer toute religion, la foi orthodoxe, mais cela n'a fait que la fortifier. La religion, les mythes ne sont pas une superstition. Les mythes, c'est une façon d'exprimer les vérités obscures, profondes que notre langage rationnel n'arrive pas à exprimer. Et nous en avons besoin. Si moi-même je dis que je crois en la fraternité, la fraternité bien sûr c'est une réalité mais en même temps, c'est un mythe. Puisque dans le fond, nous savons très bien que dans l'humanité, il n'y a pas que l'humanité, il y a aussi des forces contraires. Mais dans ce mythe, il y a une profondeur, une vérité, c'est « ma » vérité. Donc là aussi si nous savons ceci, il n'y a pas d'un côté l'homme technico-rationnel et de l'autre côté l'homme passionnel et l'homme religieux ou mythologique, c'est le même, ce sont des aspects de la nature humaine. Alors évidemment le rationaliste croit en la raison mais il ne sait pas que la raison, qui est nécessaire – je le répète –, a elle-même ses propres limites.

Donc le fossé n'est pas dans la croyance entre ceux qui croient en Dieu et ceux qui ne croient pas. Je pense qu'il y a un fossé en Dieu lui-même.

Pourquoi ce fossé ? C'est parce que, lorsque nous considérons le Dieu des religions monothéistes, c'est-à-dire le judaïsme, le christianisme, l'islam, nous voyons un Dieu à deux visages.

Nous avons le visage de la clémence, de la prière islamique qui invoque le clément et le miséricordieux ; nous avons le Dieu du pardon incarné par Jésus-Christ sur la croix parlant de ses bourreaux qui sont en train de lui faire mal, de le faire souffrir : « Pardonne-leur Seigneur car ils ne savent pas ce qu'ils font ». Vous savez ces vertus de magnanimité, même dans la Bible, qui est refermée sur le peuple élu, il y a cette idée : n'aime pas seulement le prochain, aime le lointain. Il y a donc des éléments d'ouverture. Je dirais même que christianisme et islam sont des religions universalistes qui s'adressent à tous les êtres humains, quels que soient leur origine, leur sexe, leur âge etc. Et par là même elles ont un sens humaniste et humanitaire très profond.

Ceci est vrai. Il n'est non moins vrai qu'à partir de cette foi, à partir de cette croyance, nous avons eu des fanatismes, des persécutions. C'est l'histoire du catholicisme jusqu'à une époque très récente. N'oublions pas les croisades, n'oublions pas l'Inquisition, n'oublions pas la persécution des protestants eux-mêmes, n'oublions pas le supplice du chevalier de la Barre, n'oublions pas l'encyclique *Quanta Cura* et le *Syllabus*. Quant à l'islam, qui effectivement s'est montré tolérant à l'égard des religions dites du Livre, c'est-à-dire chrétiens et juifs pendant des siècles aussi bien dans le monde des civilisations andalouses que dans l'empire ottoman, il a des germes de fanatisme terribles, qui se manifestent aujourd'hui chez une minorité délirante. C'est aussi une religion qui s'est propagée dans la conquête, et pas seulement dans la propagation de la foi, dans la domination sur l'Asie, sur l'Afrique et sur une partie de l'Europe. Même le Dieu de la Bible, a un côté jaloux, un côté Dieu de colère. Donc si vous voulez, l'aspect négatif dans ces religions, c'est le mépris, la haine de celui qu'on appelle l'apostat, celui qui ne croit pas, c'est l'impie. Donc je dirai que le fossé est à l'intérieur de ces religions. Ou bien il y a une façon ouverte, compréhensive, une façon humaniste de concevoir la religion et d'être fidèle à un de ses messages originels, fondamentaux, qui est clémence, pardon, ouverture, pitié, compassion ; ou bien l'autre message qui est haine, mépris, destruction, fanatisme, comme nous avons vu ces quelques fanatiques qui détruisent les monuments les plus anciens du bouddhisme ou des civilisations antiques.

Dans le fond, le grand problème, c'est, à travers les germes fondamentaux humanitaires et humanistes des religions, d'accéder à la compréhension d'autrui c'est-à-dire comprendre ces choses capitales que l'autre n'est pas comme vous, qu'il ne pense pas comme vous, qu'il n'agit pas comme vous ; que l'autre est à la fois semblable et différent de vous. Il est semblable parce qu'il a les mêmes sentiments, qu'il est capable des mêmes joies, des mêmes douleurs, des mêmes peines que vous. Mais en même temps, il est différent par son caractère, par ses croyances, par ses idées, par sa culture. La compréhension d'autrui, c'est de

comprendre à la fois que l'autre est comme vous et différent de vous. Comprendre ces deux choses à la fois semble profondément illogique et pourtant c'est profondément logique. Pourquoi ? Parce que le propre de l'humanité, c'est l'unité dans la diversité et la diversité dans l'unité. C'est de penser que l'espèce humaine est une. On a tous le même cerveau, les mêmes organes, on est tous identiques et en même temps on est tous différents, pas seulement par le caractère, les cultures sont différentes, les croyances sont différentes, les musiques sont différentes, les usages sont différents, les langages sont différents. Comprendre que le trésor de l'humanité, de l'unité humaine, c'est la diversité humaine et que le trésor de la diversité humaine, c'est l'unité humaine, c'est cela qui nous rend compréhensif à l'égard d'autrui.

Alors maintenant j'en viens à la question de la spiritualité parce que souvent on croit que le mot « spiritualité » est un mot synonyme de religiosité. Que seuls sont spirituels ceux qui font des prières, qui vont dans les églises, dans les temples, dans les mosquées, etc. Ce qui est vrai mais au contraire la spiritualité c'est quoi ? C'est le plein emploi, c'est l'ouverture des forces de l'esprit, c'est-à-dire ce qui le rend capable de réflexion, de vie intérieure, de pensée, de compréhension. Et je pense que c'est une chose qui est devenue capitale dans notre civilisation. Pourquoi ? Parce que notre civilisation occidentale a privilégié dans son développement technique, économique et social, disons, les choses matérielles, l'aspect matériel. Elle est arrivée à un moment donné à confondre le bien-être matériel, le confort (le frigidaire, les voitures, les télévisions, le smartphone), à confondre le bien-être matériel avec le bien vivre, le bien-être intérieur. Or un message capital que moi, j'ai reçu lorsque je suis allé en Californie et qu'il y avait ce qu'on appelait cette contre-culture, cette jeunesse révoltée, c'était que cette jeunesse des gens les plus riches du monde, qui avaient trois télévisions et quatre voitures, ils voulaient fuir cette richesse ; ils voulaient vivre en communauté, ils voulaient vivre en fraternité, en autonomie et ça c'est un besoin spirituel fondamental, que la jeunesse a réveillé à partir de cette époque, y compris mai 1968 et que c'est un besoin que l'on ressent de plus en plus, les adultes ; moi je connais combien de gens qui ont des positions dominantes dans le business ou dans les cadres qui, à un moment donné, n'en peuvent plus et rentrent à la campagne et prennent une ferme écologique et mènent un autre type de vie. Tous ces jeunes qui sont partis élever des chèvres au Larzac et tous ces jeunes qui cherchent un réconfort de l'âme, qui sont dans une solitude, qui le cherchent à tâtons dans le yogisme, dans le bouddhisme zen, chez les psychiatres, etc. Il y a un malaise spirituel et je pense que la spiritualité est une chose absolument vitale c'est-à-dire de comprendre aussi bien il faut le dire que dans les grandes œuvres, chez Shakespeare, Dostoïevski, Tolstoï, la grande musique, nous trouvons quelque chose qui parle à notre âme et à notre esprit et dont nous avons besoin. C'est ça aujourd'hui et aujourd'hui justement parce que nous sommes sous le poids d'une civilisation qui privilégie le calcul, la technique, le quantitatif, les besoins contraires existent et se manifestent de plus en plus et c'est dans ce sens-là que je crois que le croyant dans les religions et ceux qui croient dans l'humanisme et la fraternité peuvent et doivent vivre ensemble.

Et j'ajouterais en disant que ce que j'appelle la pensée complexe est une forme de spiritualité, pourquoi ? Parce qu'elle nous oblige à ne pas voir les choses de façon unilatérale et compartimentée. Parce qu'elle nous oblige à ne pas réduire une personne qui a commis un crime à ce seul crime mais de voir le reste de sa personnalité ; de ne pas voir seulement les carences et les défauts des autres mais de voir aussi leurs qualités. La pensée complexe, c'est ce qui nous relie, pas seulement les connaissances mais ce qui nous relie les uns les autres. Et dans le mot relier, il y a presque quelque chose qui nous fait penser au mot religion, moi j'ai la religion de la « reliance », c'est une chose qui me semble absolument fondamentale.

Alors je conclus sur deux mots, sur deux mots à partir du mot protestant. Là aussi, de même que le mot « croyant » a deux sens qui sont tout-à-fait différents, le mot « protestant » a deux sens différents, premièrement il a un sens affirmatif : on proteste de sa bonne foi, on proteste de sa foi et c'est un sens d'affirmation de foi. Et en même temps il a un sens critique et il a eu ce sens critique historiquement à l'égard de l'église catholique. Protester, cela veut dire objecter, opposer, résister ; c'est aussi un mot de résistance à ce qui semble injuste. Je dirai pour conclure que, quand on est protestant, c'est qu'on sait qu'on a des ascendants qui ont été persécutés et que si on sait que nos ascendants ont été persécutés, alors on devient sensible aux persécutions actuelles que subissent tant d'êtres humains, tant de peuples, pour leur existence, pour leur croyances, ils souffrent actuellement, qui fuient dans des bateaux, qui sont des réfugiés, ça doit nous rendre conscience pleinement de notre humanité.

Merci à vous.